

FEUILLETON

Le Bracelet Sanglant

III

—Tu veux dire qu'on l'accuse de cette infamie, mais tu n'y crois pas. Interroge-le. Il n'aura pas de peine à se justifier.

—Il est parti, il est parti, comme un voleur qu'il est, et il doit avoir passé la frontière. Je ne le poursuivrai. Il me suffit que ma maison soit débarrassée de ce drôle.

J'espère bien qu'il ne remettra jamais les pieds en France. S'il y revient, tu sens libre de le déshonorer en le repoussant, car je ne le ferai pas arriver.

—Parti ! murmura la jeune fille frappée au cœur, parti sans m'expliquer la cause qui le décidait à s'éloigner... sans me dire adieu !

Et elle s'évanouit dans les bras de son père.

IV

—Où me mènes-tu ? demanda Jules Vignory à son ami Maxime qui lui avait pris le bras en le rencontrant sur le boulevard et qui l'entraînait dans la rue de la Chaussée d'Antin.

C'était quelques jours après le vol, un soir vers dix heures, et Maxime venait sans doute de dîner joyeusement, car il avait le teint coloré et la parole facile.

—Dans un endroit où on s'amuse et où tu n'as jamais mis les pieds, je le parierais, répondit-il en riant.

—Je ne suis pas en train de m'amuser, dit Jules, et de plus, il est tard. Je vais t'accompagner un instant et rentrer chez moi.

—Parbleu ! tu n'y es jamais, en train. Depuis la semaine dernière surtout, tu es triste comme un bonnet de nuit.

—C'est que je n'ai pas sujet de me réjouir.

—Bon ! je sais... la main coupée... la cassette du colonel et les cinquante mille francs... Eh bien, quoi ! mon oncle ne te soupçonne pas de les avoir emportés.

—Non, certes ; mais...

—Et il ne sait pas que la mécanique de son coffre-fort a sauté une femme.

—C'est précisément cela qui m'inquiète. Le silence que tu m'as forcé de garder me pèse... maintenant surtout qu'on accuse ce malheureux Robert.

—On n'a pas tort de l'accuser.

—Alors, tu crois qu'il est coupable ?

—Je crois que, s'il ne l'était pas, il n'aurait pas décampé, comme il l'a fait, sans tambours ni trompettes. Et je crois aussi qu'un voleur ordinaire aurait tout pris. C'est gentilhomme s'est contenté de quelques billets de mille dont il avait besoin et qu'il espère rendre plus tard.

—Mais le coffret, qu'en veut-il faire ?

—Pour répondre à ta question, il faudrait d'abord que je sache ce qu'il y a dans cette boîte mystérieuse. Les secrets d'une femme trépassée, d'une femme qui était liée avec Carnoël.

—Dans ce cas, tout s'expliquerait très bien. Elle a d'abord essayé d'opérer elle-même, et l'essai ne lui a pas réussi... il lui a coûté sa main gauche... une jolie main, ma foi !

A propos, le journal ne se trompait pas... on va exposer demain l'objet à la Morgue. Il y aura foule comme à une première des Français, et j'y serai.

Mais je reviens à mon raisonnement. Le coup ayant manqué, faute d'informations suffisantes, la dame a prié son ami de le recommencer.

Carnoël connaissait le moyen d'empêcher les crampons de fonctionner, Carnoël venait d'être chassé par mon oncle et n'avait plus rien à perdre. Il a été chargé de l'entreprise, et il l'a menée à bonne fin. Il a remis la cassette à la personne qu'elle intéressait, et il a gardé l'argent, qui lui servira à faire fortune en Amérique ou ailleurs.

—C'est un roman que tu inventes là, et un roman invraisemblable. Robert n'avait pas de quoi.

—Qu'en sais-tu ?

—Il était et il est encore amoureux fou de ta cousine.

—Ca ne prouve rien. Il n'y a pas deux ans qu'il la connaît, avant de la connaître il a pu aimer une autre femme, et cette ancienne a pu concevoir de l'empire sur avec lui. Il avait rompu elle, mais il subsistait toujours son influence.

—Au point de se déshonorer pour lui être agréable ! ta supposition n'a pas le sens commun.

—Mon cher, je ne me flatte pas de tout expliquer. Je cherche, et je chercherai jusqu'à ce que je trouve.

Mais parle-moi donc un peu d'Alice. Je n'ai eu garde, depuis l'événement, de me montrer chez mon oncle qui doit être de fort mauvaise humeur c'est à peine si tu as daigné venir me voir une fois pour me raconter l'affaire ou quelques mots.

Comment t'elle prit la triste aventure de son préféré, cette chère enfant ?

—Fort à cœur, comme on devait s'y attendre. Elle a été très-malade, et je crois qu'elle n'est pas remise de la secousse qu'elle a reçue. J'ai à peine osé demander de ses nouvelles à M. Dorgères.

—Je te reconnais bien là. Tu seras donc toujours le même, timide comme un collégien. Il faut oser, mon cher. Ta position est excellente. Mon oncle a des vues sur toi, et mon cousin finira par s'apercevoir que tu vaux bien ce M. de Carnoël, qui t'est permis de faire à la caisse un emprunt forcé. Ces sortes de légèretés ne sont pas de celles qu'une jeune fille bien élevée peut pardonner.

Ah ! si on venait à découvrir qu'il est innocent les choses changeraient de face. Le Carnoël passerait martyr, et ses malheurs lui vaudraient une rentrée triomphante dans le cœur de ma cousine. Sans compter que mon oncle se croirait peut-être obligé de lui accorder la main de sa fille, à titre de dédommagement.

Mais nous n'en sommes pas là. Carnoël est en fuite. La place est libre ; tâche de la prendre. Aide-toi, le ciel t'aidera. Et pour commencer, ne manque pas une seule desoires du mercredi.

—Je ne manquerai pas celle de demain ; M. Dorgères a pris la peine de me rappeler que c'était son jour.

—Alors, je viendrai pour te surveiller et pour te soutenir. Ce n'est pas très-gai, ces petites fêtes ; mais je pousse l'amitié jusqu'au dévouement.

Dis donc, est-ce que le colonel russe y sera ? Je ne serais pas fâché de m'aboucher avec ce boyard.

—Le colonel a dû partir le jour où il a appris qu'on avait volé sa cassette. Je pensais te l'avoir dit.

—Où est-il allé ?

—Je l'ignore ; mais je suppose qu'il s'est mis à la recherche de Robert. Il a demandé une foule de renseignements sur lui, et il a déclaré qu'il se faisait fort de le retrouver. C'est même cette assurance qui a décidé ton oncle à ne pas déposer de plainte.

—Ah ! ah ! il veut aussi faire de la police, le bon colonel. Je n'en suis pas très surpris, car je me figure qu'il est du métier. Il doit être chargé de quelque mission secrète. N'importe ! je ne suis qu'un débutant, mais j'arriverai peut-être bon premier dans cette course au voleur.

Il faut dire que j'ai sur mon concurrent un gros avantage. Je connais l'histoire de la main coupée, et il n'en a pas le plus léger soupçon.

Qu'il poursuive Carnoël, je ne l'en empêche pas. Moi, je poursuis la manchette. C'est plus sûr.

—Si tu pouvais la découvrir et justifier ce pauvre Robert, tu ferais vraiment une belle action.

—Qui ruinerait du coup tes espérances, car Alice reviendrait à ses premières amours. Mais cette considération ne m'arrêtera pas, et je vais travailler consciencieusement à faire apparaître la vérité.

Je n'ai point de parti pris, et je ne veux de mal à personne.

Si j'arrivais à me convaincre que le Carnoël est innocent, j'en serais ravi, et je proclamerais partout son innocence. Si, au contraire, je reconnais qu'il était le complice de la dame au moignon, tant pis pour lui... et tant mieux pour toi, quoi que tu en dises.

—Quel justicier tu fais ! Tu es devenu so'ennel comme un magistrat. Si tu avais changé de manière de vivre, la transformation serait complète. Mais je suppose que tu n'as renoncé ni au baccarat, ni aux paris.

—Non, ma foi ! S'y j'y renoncerais, je me priverais de mes meilleures chances. Ce n'est pas en restant au coin de mon feu que je rencontrerai la propriétaire du bracelet sanglant.

—Ah ! oui, le bracelet... qu'en as-tu fait ?

—Toi, tu l'aurais jeté dans la Seine, en même temps que la main. Moi, je suis allé le montrer à mon bijoutier ; et en m'adressant à lui, je suis bien tombé, car il la reconnut tout de suite.

—Pour l'avoir vendu ?

—Non, pour y avoir remis un diamant qui manquait.

—Alors, il sait à qui appartient ce bijou.

—Pas précisément. Mais il m'a donné des indications précieuses. Le bracelet lui a été apporté, il y a un mois à peu près, par une femme jeune et jolie, qui m'a laissé son non sur son adresse... et qui est revenue huit jours après chercher l'objet.

Mon bijoutier a jugé, à sa toilette et à ses allures, qu'elle devait appartenir à demi-monde et il s'y connaît. Cependant, il ne l'avait jamais vue avant la visite qu'elle lui a faite pour ce raccommodage, et il pense qu'elle est arrivée récemment à Paris. D'ailleurs, je te l'ai dit, ce bijou est de fabrication étrangère.

—Tu l'as gardé ?

—Parbleu ! je l'ai d'abord serré précieusement dans un secrétaire où je mets mon argent et mes correspondances intimes. Et puis, j'ai réfléchi qu'on pouvait me le voler. Un joyau en bois de rose est plus facile à forcer qu'une caisse. Je me suis décidé à porter le bracelet.

—Au bras !

—Mon Dieu, oui. Tiens, vois, dit Maxime, en renouant la manchette droite de son pardessus. Il me gêne, quoique j'aie pressé un poignet de femme ; mais il tient parfaitement, et je te réponds que je ne le perdrai pas.

—Je le crois, mais on se moquera de toi.

—Oh ! on ne le verra que s'il me plat le montrer. Et quand on le verra j'en serai quitte pour un peu de ridicule. On dira que je suis amoureux ; que ce bracelet est un souvenir de mon adoration ; qu'il m'a fait jurer de ne jamais m'en séparer. Cette niaiserie ne me nuira pas auprès des femmes. Si ma petite cousine apprendrait que je suis devenu sentimental, je remontrerais de plusieurs crans, dans son estime.

En causant les deux amis venaient d'arriver au bout de la rue de la Chaussée d'Antin, et il s'étaient arrêtés sur un des refuges circulaires qu'on a établis pour les piétons devant l'église de la Trinité.

—Tout cela ne m'apprend pas où tu prétends me conduire ce soir, dit Vignory, que les discours excentriques de Maxime n'avaient pas converti.

—As-tu compris du moins pourquoi je porte ce bijou ? As-tu saisi mon plan ?

—Pas du tout.

—Quoi ! tu ne devines pas que je veux chercher la propriétaire du bracelet là où j'ai plus de chances de la rencontrer... dans les théâtres, dans les bals, dans tous les endroits que fréquentent ces demoiselles ?

—Décidément, tu es fou. Après l'opération qu'elle a subie la semaine dernière, cette femme n'est pas en état de courir les spectacles et les fêtes. Elle doit être dans dans son lit, si tant est qu'elle ne soit pas morte des suites de sa blessure.

—Aussi n'est-ce pas elle que j'espère trouver ce soir au skating de la rue Blanche.

—Au skating ! s'écria Vignory. Tu comptes passer ta soirée au skating, et tu t'imagines que je vais t'y accompagner.

—Je n'ai pas l'intention de t'y mener de force, dit en riant Maxime. C'est un endroit fort gai, et tu ferais beaucoup mieux d'y entrer avec moi que d'aller t'enfermer dans ta chambre à dix heures du soir.

D'ailleurs, si mon oncle apprendait que tu fréquentes les lieux de plaisir, il le dirait à sa fille, et cette indiscretion te ferait du tort dans l'esprit de la charmante Alice. Tu as raison de ménager l'avenir.

—Encore ! Mais je te répète que je songe pas à mademoiselle Dorgères.

—Tu y songeras. Il faut que tu y songes. Je veux que tu deviennes mon cousin par alliance.

(A continuer.)

W. A. ARMOUR

Manufacturier et Importateur

MOULURES POUR ENCADREMENT

D'IMAGES, MIROIRS,

(Glaces de fabrique allemande et anglaise)

Tableaux à l'huile anglais, français et allemands.

Aussi, toutes sortes de Peintures, Ca-

drés en plûche, et de canevas

pour tableaux

LES MARCHANDISES SONT VENDUES

PAYABLE TANT LA SEMAINE

QUE LE MOIS

IMAGES ENCADREES AU PRIX DES

MANUFACTURES

Venez me faire une visite,

Et vous vous épargneres au moins de

10 à 25 par cent.

N. B.—Je vendrais aux marchands les

moulures, cadres, peintures, miroirs, can-

evases pour tableaux et toutes les plus récen-

tes nouveautés du commerce de peintures

aux prix de Montréal et Toronto.

W. A. ARMOUR,

482 rue Sussex.

Vente à bon Marché

L'IMMENSE SUCCES

ARTICLES

—DE—

MODES

Sacrifiées à moitié Prix

Mlle A. McDonald

Maison de Modes Parisienne

521 RUE SUSSEX,

Quatrième porte de la rue York.

\$7,000

A prêter sur garants hypothécaires.

Pour plus amples informations s'adres-

ser à

MAGLOIRE LANGEVIN,

No. 96 rue Murray, Ottawa.

31 juillet 1886—6m

CARTES PROFESSIONNELLES

OTTAWA

Dr J. Nolin

CHIRURGIEN-DENTISTE.

Elève du Collège Dentaire de Philadel-

phie, licencié pour la Province de Qué-

bec, et diplômé du "Royal Col-

lege of Dental Surgeons"

d'Ontario,

Coin des rues Rideau et Sussex

Heures de bureau : 9 à 5.

Dr L. Coyleux Prevost

132, Rue Daly, Ottawa.

HEURES DE BUREAU : 8. à 10 a. m.

" " 1. à 3 p. m.

" " 6. à 8 p. m.

Valin et Adam

AVOCATS ET NOTAIRES PUBLICS

ARGENT A PRETER.

BUREAU : 25 rue Sparks, vis-à-vis

" l'Hotel Russell.

J. A. VALIN, A. A. ADAM

M. Adam, membre du barreau de Qué-

bec, s'occupe aussi des affaires requé-

rant son attention dans cette province.

Dr Alfred Savard

BUREAU : —No 376 RUE CUMBERLAND

Ancienne résidence du Dr Prevost

L. A. Olivier

AVOCAT

Bureau—Enclosure des rues Rideau et

Sussex, Block d'Elgin, Ottawa, Ont.

ARGENT A PRETER

Macdonald, Macdonald & Belcourt,

AVOCATS, PROCUREURS

Ontario et Québec.

"Scottish Ontario Chambers" coin des

rues Sparks et Elgin, Ottawa.

Hon. Wm. Macdonnell, O. R.

FRANK M. MACDONNELL, L. L. M.

Dr C. G. Stackhouse

DENTISTE

M. le Dr C. G. Stackhouse, chirurgien et

dentiste, tient son bureau au No 181 rue

Sparks et a sa résidence privée au No 258,

rue Albert Ottawa.

Le docteur extrait les dents sans causer

de douleur à son patient en se servant du

gaz azotique oxydé dont il fait une spécialité.

CARTES PROFESSIONNELLES

HULL

Paul T. C. Dumais

INGENIEUR DE LA CITE DE HULL,

ARPEUR FEDERAL ET DE LA

PROVINCE DE QUEBEC

Arpentage des limites à bois, terrains mi-

niers, division des lots de fermes exécutés

aux conditions les plus faciles.

Bureau : Hôtel de ville, Hull. Rési-

dence : King's Road, Hull.

P. Thos Desjardins

NOTAIRE PUBLIC

Secrétaire trésorier du comté d'Ottawa

Bureau et résidence : 117 rue Principale

Hull. Bureau à la Pointe à Gastineau.

Argent prêté sur propriétés foncières.

J. Malcolm McDougall, B. C. L.

Avocat, Procureur et Solliciteur. Avisa-

leur légal du comté d'Ottawa.

RUE MAIN, AYLMEY, P. Q.

Rechon et Champagne

AVOCATS

246 Rue Principale, Hull

A Rochon. L. N. Champagne, L. L. D.

N. Tetreau, Notaire.

Bureau et résidence : Rue Principale,

Hull, près du Bureau de Poste.

ORIZA LACTE - CREME ORIZA - ORIZA VELOUTE

AVIS

aux Consommateurs

DE LA

PARFUMERIE ORIZA

PARIS — 207, Rue Saint-Honoré, 207 — PARIS

LES PRODUITS DE LA PARFUMERIE ORIZA DE L'EGRAND

doivent leur succès et la faveur du public :

1° Aux soins tout particuliers qui 2° A leur qualité inaltérable et à la

présent à leur fabrication. suavité de leur parfum.

MAIS ON IMITE LES PRODUITS DE LA PARFUMERIE ORIZA

sans arriver à leur degré de finesse et de perfection

L'apparence extérieure de ces imitations étant identique aux Véritables Produits Oriza,

Messieurs les consommateurs feront bien de se mettre en garde contre ce commerce illégal

et de considérer comme contrefaçon tous produits d'une qualité inférieure qui ne sont

vendus que par des maisons peu honorables.

SAVON-ORIZA-VELOUTE

Envoi franco du Catalogue illustré.

ORIZA LACTE - CREME ORIZA - ORIZA VELOUTE

ORIZA TONIC - ORIZALINE

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA

ORIZA